

L'enfer est un samedi d'été, dans un institut de beauté.

C'est du moins la définition qu'en fait cette jeune femme, prénommée Catherine, employée dans un centre de soins esthétiques.

Les samedis sont des journées longues. D'autant plus les beaux jours, où l'institut ne ferme pas ses portes avant vingt et une heures. Depuis ce matin, la petite salariée modèle arrache des poils à la pelle – à la cire ou à la pince, en fait, mais c'est tout comme – sur des dizaines de clients, hommes et femmes confondus, impatients de profiter de leur belle peau toute nette au soleil.

Les soins plus intéressants sont confiés aux esthéticiennes expérimentées. Son tour viendra. Et, ma foi, les poils repoussent. Il faudra toujours en ôter... Catherine

sourit en y pensant. Quelque part, c'est rassurant sur son métier et son avenir.

À vingt-cinq ans, elle est plutôt fière d'elle. Confiante, aussi, se dit-elle en posant son sac à main rose sur le siège passager de sa petite voiture citadine.

Elle a un travail et un contrat durable, quand beaucoup de ses amies sont encore en stages non rémunérés ou à faire du baby-sitting.

La journée n'était pas si pénible, d'ailleurs. Il fait beau, les gens sont de bonne humeur. Après un printemps morose, il était temps que cela change ! Saison favorable aux plaisanteries, aux confidences propres à faire rire les clientes et les clients. Vous n'imaginez pas tout ce qu'on peut raconter comme anecdotes à son esthéticienne. Ni ce qu'elle finit par avouer parfois, prise au jeu...

– Comment ? Une aussi jolie minette que vous n'a pas d'amoureux ?

– Pas en ce moment, non. Ou pas encore ! Attention, inspirez monsieur Morlet...

Après l'arrachage de la bande de cire tiède dans le dos, M. Morlet est un peu moins curieux. Et Cat,

comme la surnomme avec affection son entourage, un peu moins gênée.

– Mais je ne cherche pas l’Amour avec un grand A non plus, a-t-elle assuré à sa collègue Mathilde.

– Juste un mec ferait déjà bien l’affaire.

– Pff ! N’importe quoi !

– Allez, avoue, ça fait combien de temps que tu n’as pas... ?

– Détrompe-toi. Pas plus tard que la semaine dernière.

– Ha la coquine ! C’est qui, c’est qui, c’est qui ?

– Une nuit sans lendemain. Tu sais, on peut commander un homme pour du sexe aussi facilement qu’on commande au traiteur chinois aujourd’hui.

– Sur Smartphone. Directement. Hop !

– Voilà. Il y a des applications pour ça.

– La chance...

Une question de chance, peut-être pas. Mais c’est indéniablement une source de plaisir. Comme grignoter entre les repas. C’est bien, c’est très bon, mais ce n’est pas encore ça.

Soit. Il est l’heure de rentrer pour dîner, justement.

Quitter le petit parking sous-terrain, près du travail, pour rouler hors du quartier et de Paris. Elle en a, au bas mot, pour une heure et quart. C'est le prix à payer pour toute Francilienne échaudée par les transports en commun. Le type en costume-cravate, propre sur lui, qui se frotte à vous dans le RER à l'heure de pointe, non merci !

Les samedis soir, la foule entre dans Paris plutôt qu'elle n'en sort. Les bouchons sont dans l'autre sens, et avec la radio à fond, en chantant à tue-tête, Catherine arrive assez vite sur sa route de banlieue.

La musique sonne et résonne dans la petite voiture, pour tenir les nombreux kilomètres à parcourir. Sa conductrice combat les bâillements en dodelinant de sa queue-de-cheval, au rythme des mélodies pop-rap modernes. Elle n'a vraiment pas la tête à sortir ce soir. Tant pis pour la chasse au prince charmant dans les boîtes !

Demain, dodo. Grasse matinée sous la couette, avec le chat. Après une semaine pareille, c'est mérité. Et au diable sa mère qui fait, en ce moment même, vibrer son téléphone portable dans son sac, pour lui rappeler qu'elle est attendue au déjeuner familial. Pas besoin de vérifier pour le savoir.

– Ma chérie, pourquoi tu n'utilises pas le super kit Bluetooth que t'a offert ton père pour ton anniversaire ? On pourrait te joindre quand tu es en voiture ! avait-elle répété plus d'une fois.

– Justement, Maman. Justement.

Vu le nombre d'accidents sur la route à cause d'un texto ou d'un appel, elle préfère être prudente. Le journal télévisé de vingt heures l'effraie déjà bien assez comme ça.

Mais ce qui l'effraie encore plus, ce sont les camions. Quand ils sont lancés à toute vitesse et agissent comme si le goudron entier leur appartenait. Les lignes blanches ne sont que des détails à franchir sans vergogne ?

Comme quoi. On peut être prudent de son côté...

Le chauffeur routier cligne des yeux.

Une seconde trop tard.

L'assoupissement l'a cueilli par surprise, alors qu'il roulait depuis des heures en tirant sur la corde. Livrer du gasoil aux stations-service, c'est traverser la France en une journée sans rechigner. Tous les jours.

D'habitude il tient. À grand renfort de café, notamment. La Cibi pour causer avec les collègues routiers aussi. Mais surtout parce qu'il a quelqu'un qui l'attend, à la fin du trajet. Une femme sur Paris, une autre sur Marseille. L'amour, des calanques à la tour Eiffel, ça vous garde un homme debout !

Et là... il s'est endormi. « Juste une seconde, monsieur l'agent, je vous jure. La petite, je ne l'ai pas vue venir... »

Le crissement des freins quand elle écrase la pédale de tout son poids. Celui, bien plus strident encore, des freins du camion-citerne, bloquant toutes les roues en vain. Le claquement des systèmes ABS.

Le coup de volant désespéré.

Le cri incapable d'éviter le danger.

Et le choc latéral.

Brutal. Violent. Métal lourd contre carrosserie légère.

Propulsée comme une canette de soda par un coup de pied rageur, la voiture blanche de Catherine exécute

un tonneau et demi avant de s'encastrent, sur la tranche, deux roues en l'air et dans un équilibre plus que précaire, sur le rail de sécurité.

La radio marche encore.

La musique s'échappe d'une vitre brisée, puis la voix insouciant de l'animateur annonce le point information sur le trafic de la région. Avant une page de publicités...

Ouvrir les yeux. Essayer. Apercevoir des flashes de lumières colorées. Refermer les paupières lourdement. Déglutir avec difficulté, et se passer le bout de la langue sur les lèvres sèches pour y trouver le goût du sang.

Commencer à paniquer. Respirer fort, et, tout à coup, prendre conscience de la douleur. Expirer un râle minuscule.

Puis, entendre une voix...

D'homme.

Inconnu.

Entre les cils pesants, le voir à moitié. Le deviner.

– Mademoiselle ? Vous m'entendez ? Je suis pompier. Vous avez eu un accident. On va vous sortir de là.

– Oui ?

– Oui, dit-il en poussant un soupir soulagé avant

de s'adresser à l'extérieur. C'est bon, les gars, elle est consciente !

Ses mains ont un contact étrange quand elles la survolent tout doucement. Elle ouvre un peu plus les yeux, défiante mais curieuse. La lumière du jour finissant lui paraît si vive qu'elle regrette aussitôt.

– Vous étiez seule dans la voiture ?

– Oui.

– Comment vous sentez-vous, mademoiselle ?

– Ça va... je crois... répond-elle en essayant de parler plus fort.

– Vous avez mal quelque part ? demande le jeune homme après un petit sourire encourageant, les doigts frôlant son visage pour le dégager de ses mèches blondes défaites.

– Partout ? Ah ! Surtout la tête. Et quand je respire.

– O.K. Ne bougez surtout pas votre tête. Laissez-moi vous la maintenir. Et racontez-moi ce qui vous est arrivé.

– Je rentrais du travail. Et ce camion au milieu de la route...

– Vous n'avez pas perdu connaissance ? Comment vous vous appelez ?

– Vous allez trop vite...

– Pardon. Je suis un peu inquiet. La position de la voiture est instable. Ne bougez pas.

Il tourne la tête sans lâcher celle de la jeune femme entre ses doigts gantés. Elle l'observe sans y réfléchir. Juste pour avoir un point où attacher son regard. Un beau point. Un point brun, aux cheveux très courts. Avec une mâchoire ovale et rasée de près. Un point plutôt charmant, elle l'admet. Avec son nez un peu en trompette et ses lèvres bien dessinées. Une bouche qui parle à quelqu'un d'autre, d'ailleurs...

– Il faut me caler, Loys. Elle saigne.

– Un FPTSR arrive. Avec un autre véhicule VSAV du secteur, dit une voix plus grave et plus assurée, avant de s'éloigner pour s'exprimer dans une radio.

« Une urgence relative et une urgence absolue. Je répète : une urgence absolue. La victime est incarcérée. »

– Catherine, répond la blessée avec autant de difficulté que de décalage.

– Oh ! O.K. Catherine, est-ce que vous pouvez bouger vos membres ? Vous sentez vos doigts ?